Gibert, François Bernard
Rozélina

PQ
2260
G433R7
1811

ROZÉLINA,

OU

1644

LE CHATEAU DE TORRENTO,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par M. GIBERT,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 16 Vendémiaire an 9.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1811.

PERSONNAGES	ACTEURS.
VALERIO, époux de Rozélina.	M. TAUTIN.
ROZÉLINA.	Mlle. LÉVÊQUE.
MURCIO, jeune militaire, frère de Valério.	M. JOLIVET.
ROZAMBERG, baron, ami de Murcio et son commandant.	M. DUMONT.
ANTONI, serviteur de confiance de Valério.	M. LEBEL.
SUZANNA, gouvernante du château, ayant élevé Rozélina.	Mme. CORSSE.
BOSTANO, concierge du château.	M. CORSSE.
COELINO, ami traître de Valério.	M. BOISSRECHE.

Gens du château.

Payans.

Danseurs et Danseuses.

PQ
2260
G433R7
1811

La scène se passe au château de Torrento, dans l'ancienne, Lombardie.

ROZÉLINA,

OU

LE CHATEAU DE TORRENTO.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement de Rozélina, sur la gauche est un tableau. Suzanna est occupée avec des jeunes filles à tresser des guirlandes. A l'approche de Rosélina, toutes se lèvent pour aller au-devant d'elle. La musique exprime chacun de ces mouvemens.)

SCENE PREMIERE.

ROZÉLINA, SUZANNA.

ROZELINA, *entrant.*

Fort bien, mes jeunes amies.

SUZANNA.

Vous voyez, madame, que nous avançons. Cet ouvrage sera fini j'espère, demain dans la matinée, et nous serons à même le soir de tout disposer pour la fête de M. le comte.

ROZELINA.

A merveille... Mais la plus grande discrétion ! ménageons à mon époux cette douce surprise : qu'il sache combien il est aimé ici, et surtout de sa chère Rozélina !

SUZANNA.

Monsieur Cœlino est fort content de nos danseurs et danseuses, il nous a promis des chansons, et vous savez comme il les fait...

ROZELINA.

Ah ! que n'a-t-il mon cœur pour lui inspirer tout ce que j'éprouve pour Valério !

SUZANNA.

C'est un homme si aimable que ce Monsieur Cœlino ! possédant mille talens... ce portrait... comme il est fait ! comme il est ressemblant !

ROZELINA.

Chut ! tais-toi donc, Suzanna.

SUZANNA.

Ah ! c'est vrai ; c'est encore une nouvelle surprise pour Monsieur le comte.

ROZELINA, *lui montrant une guirlande dont elle fait une couronne.*

Comment trouve-tu cette guirlande ?

SUZANNA.

Charmante.

ROZELINA.

Elle est destinée à Valério. Qui mérite mieux une couronne que l'homme vertueux, bienfaisant et bon époux !

SUZANNA.

Il faut espérer que le fantôme nous fera grace ces jours-ci : savez-vous, madame, que c'est bien extraordinaire ?

ROZELINA.

J'en conviens. Mon époux prétend être à même de découvrir bientôt la cause de ce bruit nocturne. Je le désire sincèrement ; mon imagination en tire les conjectures les plus sinistres. Quand Valério me quitte pour courir à la poursuite de ce fantôme, je crains toujours... L'avant dernière fois, tu le sais, un coup de feu fut dirigé sur lui... le pauvre Antoni qui l'accompagnait en fut blessé. Eh quoi ! serait-ce un ennemi qui, par des moyens aussi vils, aurait juré sa perte ?

SUZANNA.

Ne le croyez pas, madame ; M. le comte ne peut avoir d'ennemis. Il est si bon ! si juste ! si humain ! Qui, dans tout ce canton, ne donnerait sa vie pour lui ? (*on entend du bruit.*) Serait-ce nos chasseurs ?

SCENE II.

LES PRECEDENS, COELINO.

ROZELINA.

Vous voilà de retour, Cœlino ?

COELINO.

Oui, belle Rozélina.

ROZELINA.

Et mon époux ?

COELINO.

Valério, à la poursuite d'un énorme sanglier, n'est point encore prêt à revenir.

SUZANNA, *aux jeunes filles.*

Allons, vous pouvez vous retirer, mes enfans. A demain matin, onze heures précises, répétition de la danse, n'est-ce pas M. Cœlino ?

COELINO, *préoccupé.*

A demain, onze heures ?.. oui, oui... (*A part.*) Il y aura bien du changement d'ici à ce temps !

Les jeunes filles se retirent, sur l'air de l'entrée.

SCENE III.

ROZELINA, COELINO, SUZANNA.

ROZELINA.

Savez-vous, mon cher Cœlino ; que je suis toujours inquiète quand je vous vois de retour avant mon époux ? lorsque vous êtes près de lui, je ne pense qu'à ses plaisirs ; je suis bien sûre alors que son ami, que son véritable ami, le détournera de tout ce qui pourrait l'exposer à quelque danger.

COELINO.

Au milieu de son ardeur, la prudence le guide toujours : rassurez-vous donc, belle Rozélina. Depuis ma dernière chûte, je ne puis supporter long-temps la fatigue, et voilà le seul motif qui me force à quitter M. le comte ; mais je me dédommage de ce contre-temps pénible, par le plaisir bien délicieux que je goûte auprès de vous.

ROZELINA.

C'est fort galant.

SUZANNA.

M. Cœlino n'a que des choses aimable à dire.

ROZELINA, *a Cœlino.*

A propos, je vais vous remettre, mon ami, mon portrait et la boîte qui lui est destinée, puisque vous voulez bien vous charger de le faire arranger.

COELINO.

Que ne ferais-je point pour vous ?

ROZELINA.

Je reviens.

SUZANNA.

Attendez-moi, madame ; j'ai serré la boîte dans un autre endroit que celui convenu, parce qu'il ne me paraissait pas à l'abri des regards de M. le Comte.

ROZELINA.

Viens donc avec moi.

(*Elles sortent toutes deux.*)

SCENE IV.

COELINO, *seul.*

Quelle souffrance ! l'adorer et n'oser lui parler de mon amour ! Un feu lent me consume par dégrés, et chaque jour l'attise sans y porter remède... C'est assez... le temps de la dissimulation est passé... les moyens doux ne pourraient réussir... Rozélina, la vertueuse Rozélina chérit son époux, et tient à ses devoirs ; mais la force et l'artifice suppléeront à tout. Mes dispositions sont bien prise, le succès m'est assuré: (*regardant le tableau.*) Ce tableau m'a été bien favorable ! cette nuit, enfin, mon sort sera décidé. Le génie qui veille sur la tête du comte, qui l'a sauvé du coup que je lui avais porté, ne préservera pas son épouse des pièges que j'ai tendus à son bonheur... Ce fantôme paraîtra encore, mais pour la dernière fois... (*se reculant.*) Que dis-tu, Cœlino ? ah ! malheureux as-tu oublié qur tu dois tout à Valério ? as-tu oublié qu'il t'a accueilli dans la détresse, qu'il à pourvu à ton existence, qu'il t'a donné son amitié entière et la disposition de sa fortune ?.. Il n'est plus temps... l'amour, plus fort que la reconnaissance, en a étouffé tous les sentimens. Je suis un monstre, je le sais ; mais telle est ma destinée... Il faut que le comte ou moi périsse ; il faut que Rozélina reste l'épouse de l'infortuné Valério, ou deviennent la proie de l'infâme Cœlino... Mais je l'entends...

SCENE V.

ROZÉLINA, SUZANNA, COELINO.

ROZELINA, *tenant le portrait et la boîte.*

Voici, mon cher Cœlino, le portrait et la boîte en question.

COELINO.

J'aurai soins de remplir vos intentions.

ROZELINA.

Tout sera fini demain ?

COELINO, *troublé.*

Demain ? Oui, oui, demain tout sera fini.

ROZELINA.

Tu me trouve donc bien ressemblante, Suzanna.

SUZANNA.

C'est frappant.

ROZELINA.

C'est à vous, mon ami, que je le devrai le plaisir que mon époux va goûter ; aussi, croyez que ma reconnaissance...

COELINO.

Votre reconnaissance ! je ne la mérite pas.

ROZELINA.

Bien des titres vous l'ont acquise. Par tendresse pour moi, mettant l'amour au-dessus des préjugés, mon époux quitta la cour, où le plus haut rang le retenait, pour se retirer, sans éclat avec moi dans ce château solitaire. Depuis dix-huit mois le charme de votre société nous y a procuré les jouissances les plus pures : aussi notre amitié pour vous est-elle sans bornes.

COELINO.

Elle m'honore infiniment.

ROZELINA, *souriant.*

Dans quelque temps je récourrai encore à vos bons offices. Bientôt je serai mère ; qu'il me sera doux alors de réunir en un seul tableau l'image de mon époux et de mon enfant !

COELINO, *à part.*

Son époux ! toujours son époux !

ROZELINA, *montrant le tableau.*

C'est ici que je placerai. Le jour lui sera favorable. Ce portrait d'ailleurs me déplaît... j'avais donné ordre de le retirer.

SUZANNA.

Si M. Cœlino veut nous aider, madame, nous allons de suite vous satisfaire.

COELINO.

(*Troublé à part.*) Détournons-là de ce dessein : (*haut.*) je dois observer à madame que ce portrait fut mis à cette place par l'ordre de M. le comte, et je sais qu'il a quelques raisons pour l'y conserver encore.

ROZELINA.

A la bonne heure. (*on entend un bruit de chasse.*)

SUZANNA.

Pour cette fois, c'est M. Valério.

SCENE VI.

(*Entrée des piqueurs tenant une tête de sanglier. La musique annonce leur arrivée.*)

LES PRECEDENS, ANTONI.

ANTONI.

Je viens, madame, vous représenter le résultat de la chasse de M. le comte.

ROZELINA, *voyant la tête du sanglier.*

Ciel ! et il ne lui est arrivé aucun accident ?

ANTONI.

Aucun... L'animal, déjà blessé par lui, revenant sur ses pas paraissait le menacer ; M. le comte l'a attendu de pied ferme, et d'un seul coup la renversé mort.

ROZELINA, *courant à la porte.*

Ah ! je l'entends !

(*La même musique reprend.*)

SCENE VII.

LES PRECEDENS, VALERIO.

ROZELINA.

Je te fais mon compliment, mon ami ; mais de grâce ne t'expose plus davantage... la force peut trahir ton courage, et...

VALERIO.

Rassure-toi, Rozélina, j'ai de braves amis autour de moi, qui me préserveraient.

COELINO.

C'est ce que je disais à votre épouse, mon cher Valério, avant que vous fussiez ici.

VALERIO, *avec ironie concentrée.*

Ah ! c'est vous, Cœlino ? votre chûte vous fatigue donc toujours ?

COELINO.

Beaucoup.

VALERIO.

Vous avez raison alors de vous ménager. (*Aux piqueurs*). Demain, repos le jours entier, mes amis.

COELINO.

Point de chasse ?

VALERIO.

Point de chasse.

ANTONI, *bas à Cœlino, dont il suit tous les mouvemens.*

M. le comte est obligé de partir à l'instant pour le château de Tendori, d'où il ne doit revenir que demain au soir.

COELINO, *à part.*

Quelle heureuse circonstance !

ROZELINA, *à Valério.*

Que tu as chaud, mon ami ; tu dois avoir besoin de prendre quelque chose ; je vais t'envoyer...

VALERIO.

Tu m'obligeras, aies soin également de nos piqueurs... ils ont eu beaucoup de mal, et ils méritent récompense.

ROZELINA.

C'est juste : suivez moi, mes amis.

(*Les piqueurs suivent Rozélina et Suzanna.*)

SCENE VIII.

COELINO, VALERIO, ANTONI.

COELINO.

(*A part.*) Ne perdons point de temps pour dresser nos batteries. (*haut.*) Adieu, Valério.

VALERIO

Où allez-vous donc, Cœlino?

COELINO.

Je vais rentrer chez-moi. Le jour commence à tomber... le temps menace... je souffre d'ailleurs plus que de coutume... vous me permettez...

VALERIO.

Liberté entière.

COELINO, *l'embrassant.*

Bon soir, mon bon et véritable ami, bon soir.

(*Jeu muet de Valério, qui montre avec indignation, à Antoni, Cœlino qui lui baise la main. Cœlino se retire.*)

SCENE IX.

VALERIO, ANTONI.

VALERIO.

Le traître!.. comment cacher tant de perfidie sous des dehors aussi aimables?.. Il ne m'est donc pas permis, mon pauvre Antoni, de douter de ses projets infâmes?.. Non content, le cruel! de me ravir tout ce que j'aime, ma chère Rozélina! il croit nécessaire encore d'immoler mes jours! Malheureux! tes calculs seront trompés! mon courage et ma juste vengeance triompheront de ta vile audace, de ta lâche ingratitude... Mais Rozélina!.. oh! je ne puis y penser!.. rang, pouvoir, préjugés, ma famille elle-même!.. j'ai tout sacrifié pour son bonheur, et voilà le prix d'un amour aussi tendre!

ANTONI.

Vos soupçons, mon cher maître, s'étendent trop loin. Il est malheureusement prouvé que Cœlino médite un crime affreux: la déclaration d'un de ses plus chers affidés, que l'appât du gain a su nous attacher, ne nous laisse aucun doute à cet égard... Cette nuit, le traître.

VALERIO.

Cette nuit je l'attends: l'un de nous deux y perdra la vie. Mais Rozélina!.. Rozélina perfide!... Cette idée me déchire.

ANTONI.

Je vous le répète, seigneur, rien, rien absolument, n'a pu vous porter à penser qu'elle partage les sentimens de Cœlino.

Mais la voici... remettez-vous de votre trouble. Je vais tout préparer pour le départ supposé, et revenir vous avertir. (*Il sort.*)

(*Il fait nuit ici.*)

SCENE X.

VALERIO, ROZELINA.

(*Deux domestiques portent une table, sur laquelle sont des lumières, du vin et des fruits. La musique annonce l'arrivée de Rozélina.*)

ROZELINA.

Tiens, mon ami, voici du vin, des fruits.

VALERIO.

Je te remercie.

ROZELINA.

Assied-toi là... je vais te tenir compagnie. *Elle s'assied et mange avec lui : après quelques momens de silence, pendant lesquels la musique a continué.* Comment trouves-tu ces fruits? je viens moi-même de les cueillir.

VALERIO.

Avec gêne. Ils sont fort bons. *A part.* Et elle serait perfide!

ROZELINA, *avec inquiétude.*

Tu ne dis rien... tu ne me demandes pas des nouvelles de notre enfant? *avec sentiment.* Dans quatre mois, oui, dans quatre mois, tu pourras l'embrasser; et moi, moi, l'approcher de mon sein, et chercher dans ses traits ceux chéris de mon époux. Je jouis déjà en idée de ses petites caresses. Ah! le sort d'une mère a quelque chose de délicieux que l'âme peut bien sentir, mais que la bouche ne peut jamais assez bien exprimer.

VALERIO, *à part.*

Barbare Cœlino! quelle femme tu veux me ravir!

SCENE XI.

LES PRECEDENS, ANTONI.

ANTONI.

M. le comte, les chevaux son prêts.

ROZELINA, *troublée, se levant.*

Les chevaux! à cette heure! pourquoi donc, mon ami?

VALERIO.

Le comte de Tendori est venu me trouver à la chasse pour me prier de me rendre ce soir chez lui. Forcé de partir de-

main du matin, il a, m'a-t-il dit, quelque chose d'important à me confier, et j'ai cru devoir lui promettre.

ROZELINA.

Mais il y a quatre grandes lieues d'ici à son château... la nuit est sombre, les chemins peu sûrs...

ANTONI, *avec noblesse.*

J'accompagne M. le comte, madame.

VALERIO.

Ma parole est donnée... l'honneur et l'amitié me font un devoir de la tenir.

ROZELINA.

Tu reviendras demain ?

VALERIO.

Demain de bonne heure. Adieu, ma chère, (*se reprenant et plus froidement.*) adieu Rozélina.

ROZELINA, *l'embrassant avec tendresse.*

Bon soir, mon ami, mon cher époux, bon soir. *A Antoni.* Antoni, prends bien garde.

ANTONI.

Soyez tranquille, madame. (*Valério et Antoni sortent.*)

SCENE XII.

ROZELINA, *seule a près que la musique a exprimé son étonnement.*

Que veut lui dire le comte ? Valério paraissait inquiet... je n'ai point surpris ses yeux rechercher les miens. Avec quelle froideur il a reçu mes embrassemens !... mais pourquoi chercher à m'alarmer ? Rien ne peut jamais altérer sa tendresse... je connais son cœur.

SCENE XIII.

ROZELINA, SUZANNA, *en toilette de nuit et une lumière a la main.*

SUZANNA.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, madame ? M. le comte vient de partir à cheval, suivi d'Antoni.

ROZELINA.

Une affaire indispensable l'y a forcé.

SUZANNA.

Et quoi ! madame, il nous faut donc passer la nuit seules ? et si le fantôme allait par aventure... ah ! mon dieu seulement d'y penser...

ROZELINA.

Il y a plus de huit jours qu'on ne l'a entendu ; pourquoi veux-tu que cette nuit précisément...

SUZANNA.

Je ne sais pourquoi je le redoute .. Il faut, pour comble de malheur, que ce bon moine, qui était venu nous demander un gîte pour quelques jours, se soit précisément en allé ce matin. avec lui j'aurais été sans crainte... Le diable ne se frotte pas aux moines...

ROZELINA, *souriant.*

Tu crois ?

SUZANNA.

J'étais déjà endormie quand le bruit des chevaux m'a réveillée en sursaut... Je n'ai près de ma chambre que le bon Bostano, qui n'est pas querelleur, vous le savez, et qui, dans ce moment, ronfle à faire peur.

ROZELINA, *toujours badinant.*

Eh bien ! il fera fuir le fantôme ; c'est ce qui doit te rassurer.

SUZANNA.

Vous riez de tout cela, madame.

ROZELINA.

C'est tout ce qu'on doit faire, ce me semble. D'ailleurs, tu sais que le revenant ne se montre jamais que dans une des extrémités du parc.

SUZANNA, *avec mystère.*

Madame, j'ai presque toutes les fois entendu près de votre appartement un bruit sourd comme celui d'un marteau sur un mur qu'on démolirait.

ROZELINA.

Ne sois pas plus effrayée que moi, ma chère Suzanna...

SUZANNA.

Il le faut bien. *reprenant sa lumière.* Allons, bon soir, madame... Si encore Bostano laissait sa porte entr'ouverte ; mais il se barricade comme une nonne....Bonne nuit, madame.

SCENE XIV.

ROZELINA, *seule.*

La réflexion de Suzanna me frappe. J'avais, comme elle, entendu ce bruit sourd ; mais, rassurée par la présence de mon époux, je m'en occupais peu. Si cette nuit, cependant.. avec cela, je suis seule dans ce corps-de-logis. *souriant.* Eh bien ! ne vais-je pas trembler comme Suzanna ?.. Quel enfantillage ! mais il est déjà tard... tout le monde repose. Enfermons-nous bien, et rentrons...

Elle ferme la porte, prend sa lumière et va dans une pièce à côté.

SCÈNE XV.

(*La musique peint le silence de la nuit et chaque mouvement de Cœlino, qui paraît derrière le tableau. Dans le lointain, on entend un bruit de chaînes.*)

COELINO, *armé à l'ouverture.*

(*En dehors.*) Ne quitte pas l'échelle, et au moindre bruit, le signal convenu. (*La musique continue pendant qu'il descend, après avoir parcouru l'appartement.*) Rozélina va donc être en mon pouvoir! Le comte absent, rien ne peut m'opposer de résistance. Pour plus de sûreté, un de mes affidés, dans ce moment, entraîne, sous la forme de fantôme, tous les gens du château au bout du parc, et les met dans l'imposibilité de secourir Rozélina.

SCENE XVI.

COELINO, ROZELINA, *tenant une lumière.*

ROZELINA.

J'ai entendu, ce me semble...

COELINO.

C'est elle-même! quel bonheur!

ROZELINA, *appercevant quelqu'un.*

S'arrêtant. Qui s'avance? *Criant.* Ciel!.. *Elle pose sa lumière sur la table.*

COELINO.

Ne craignez rien, madame, c'est Cœlino.

ROZELINA, *effrayée.*

Cœlino!.. à cette heure!.. par où avez-vous pu parvenir... que voulez-vous?

COELINO, *à ses genoux.*

Vous entretenir, madame, de mes sentimens: je brûle de l'amour le plus violent.

ROZELINA.

Qu'entends-je? quoi! Cœlino, il se pourrait qu'oubliant tout ce que vous devez à mon époux, à moi-même, foulant aux pieds, reconnaissance, honneur...

COELINO, *avec feu.*

Je me suis fait, madame, toutes ces observations; mon amour a prévalu. Consentez à m'entendre, personne ici ne pourra soupçonner...

ROZELINA, *avec indignation.*

Malheureux! qu'oses-tu demander?

COELINO, *se relevant avec fureur.*

La force, madame, saura alors me procurer une faveur que je ne voulais devoir qu'à votre tendresse.

UNE VOIX EN DEHORS, *fortément.*

Rozélina, ouvrez, ouvrez sur-le-champ !

ROZELINA.

Avec joie. C'est mon époux! *A genoux.* ô ciel ! je te rends graces.

COELINO, *troublé.*

A part. Valério ! quel contre-temps ! *Arrêtant Rozélina qui court pour ouvrir. Haut.* Demeurez... le plus profond silence, ou cette arme. *Il lui présente un poignard.*

ROZELINA, *à mi-voix.*

O Dieu ! prends pitié.

LA MÊME VOIX EN DEHORS, *encore plus fortement.*

Rozélina, ouvrez ! ou bientôt moi-même...

COELINO, *revenant sur le devant du théâtre ; Rozélina qui court encore pour ouvrir, et la renversant à terre, en la menaçant toujours du poignard.*

VALERIO, *enfonçant la porte.*

Traîtres ! je saurai vous atteindre.

COELINO, *égaré, regagnant l'ouverture.*

Comment échapper... regagnons promptement... Ciel ! l'échelle n'y est plus !

Pendant que Cœlino monte, Rozélina, qui a suivi ses mouvemens, va pour ouvrir la porte que Valério vient d'enfoncer.

SCENE XVII.

COELINO, VALERIO, ROZELINA.

ROZELINA, *aux pieds de Valério égaré et le sabre à la main.*

Ah ! mon ami !

VALERIO, *après l'avoir repoussée fortement à Cœlino.*

Malheureux ! rends-toi, ou la mort.

COELINO, *dessus la table, lui tirant un coup de pistolet.*

C'est à toi qu'elle est destinée !

(Il le manque, et se jette alors sur Valério le sabre à la main. Il se livre entr'eux un combat terrible. Rozélina cherche à les séparer et tombe évanouie.)

VALERIO, *à Cœlino qui tombe mort.*

Monstre ! voilà le prix de tes forfaits.

ROZELINA, *se jetant sur Valério.*

Ah ! mon ami, tu n'es pas blessé ?

VALERIO, *la repoussant.*

Retirez-vous, femme perfide, redoutez ma juste colère !

ROZELINA, *effrayée.*

Que veut-il dire ? *Haut.* Tendre époux ; c'est Rozélina qui te parle.

VALERIO, *levant le fer.*

Retirez-vous. *d'un air égaré.* Moi, votre époux ! je ne le suis plus. . vous avez brisé les liens qui m'attachaient à vous. Je suis armé pour vous punir, et l'heure de la vengeance a sonné.

ROZELINA.

Quoi ! tu pourrais me soupçonner ?

VALERIO, *avec rage.*

Oser encore ajouter le mensonge à la perfidie. Tu vas périr. *Il s'élance pour la frapper.*

ROZELINA, *à ses pieds et se renversant pour éviter le coup.*

Arrête, arrête, Valério !.. je suis mère, épargne ton enfant.

VALERIO, *dont le poignard s'est échappé.*

Eh quoi, mon bras s'est arrêté, le fer s'est échappé de ma main ?

ROZELINA, *toujours à genoux.*

Dieu juste, désarme sa colère.

VALERIO.

(*A part.*) Lâche faiblesse. Mais ce trait m'éclaire. (*Haut.*) Relevez-vous, madame ; la mort que je voulais vous donner serait trop douce pour votre crime et ma vengeance ; elle ne peut vous échapper ; mais il vous faut la voir s'approcher lentement, et sans pouvoir l'éviter : sous les voûtes de la tour, un tombeau vous attend ; là, vous y respirerez jusqu'au moment seulement où vos prières et votre repentir auront pu fléchir le juge suprême de nos actions sur la terre. Alors, oui alors, vous cesserez d'être. Votre époux infortuné ne tardera pas à vous suivre... Ah, devait-il s'attendre.

ROZELINA, *à ses genoux.*

Ecoute-moi, mon ami.

VALERIO, *la repoussant.*

Paix !.. votre arrêt est prononcé... rien ne peut le révoquer.. suivez-moi. *Il emmène Rozélina échevelée.*

ROZELINA, *à voix basse.*

Ah ciel, tu connais mon innocence.

Rozélina paraît implorer son époux, qui la conduit avec fureur près du corps de Cœlino ; la musique exprime le jeu muet.)

Fin du premier Acte

ACTE II.

Le théâtre représente un des vestibules du château. Ouverture analogue à la situation. Il fait petit jour.

SCENE PREMIERE.

VALERIO, ANTONI.

VALERIO, *égaré.*

Arrêtons-nous un instant, Antoni, j'éprouve une faiblesse... un frissonnement. *Montrant son cœur.* J'ai là un poids...

ANTONI.

Reposez-vous, seigneur...

VALERIO, *après un moment de silence.*

Je n'ai rien fait que de juste, n'est-ce pas Antoni? La perfide... elle méritait la mort et mon bras l'a épargnée: l'a épargnée?.. Non, non, j'ai voulu... une main invisible m'a arrêté.

ANTONI.

A part. Dans quel état il est!.. *Haut.* Rentrez dans votre appartement, seigneur, vous y trouverez le repos...

VALERIO.

Je n'y trouverai plus Rozélina...

ANTONI, *à part.*

Il l'aime toujours...

VALERIO.

As-tu entendu un seul mot s'échapper de sa bouche?

ANTONI, *à part.*

Elle avait le calme de l'innocence.

VALERIO.

Sa coutenance morne, en ajoutant encore à sa beauté, semblait insulter à ma juste fureur...

ANTONI.

Suivez-moi, mon cher maître; le jour commence à venir, il serait, je crois, imprudent de laisser connaître ce qui s'est passé.

VALERIO.

Je te suis. Ah! Rozélina!.. *Ils sortent.*

SCENE II.

BOSTANO, SUZANNA, *entrant du côté opposé à la sortie de Valério et Antoni.*

SUZANNA.

Vous croyez donc, mon cher Bostano, qu'il n'y a plus rien à craindre ?

BOSTANO.

Sans doute : depuis une heure le jour paraît, et vous savez que les revenans ne l'aiment point.

SUZANNA.

Quel sabbat toute la nuit ! la peur m'a empêchée de fermer l'œil une minute.

BOSTANO.

Vous me faites rire, bonne Suzanna, avec votre frayeur ! Mais qu'avez-vous à craindre, en supposant...

SUZANNA.

M. Bostano !.. M. Bostano ! il y a des fantômes bien entreprenans...

BOSTANO.

Eh bien ?

SAZANNA.

Comment ? eh bien ! une femme comme moi... seule à cette heure... exposée...

BOSTANO, *riant..*

Une femme comme vous exposée !.. laissez-moi donc... ah ! ah ! ah!

SUZANNA.

Vous, Bostano, vous ne pensez pas à tout cela !.. vous dormiez ? vous dormiez ?.. comme feu mon pauvre mari.

BOSTANO.

C'est que je n'ai pas peur, moi... mère Suzanna... jamais je n'ai eu peur. (*On entend le bruit d'une porte.*) Quel est ce bruit ?

SUZANNA.

Avez-vous entendu, Bostano ?

BOSTANO.

J'ai fort bien entendu...

SUZANNA.

Ah ! mon dieu ! si c'était le fantôme!

BOSTANO.

Quoi ! vous penseriez...

SUZANNA.

Il s'avance, ce me semble.

BOSTANO.

Oui, il s'avance.

SUZANNA.

Nous sommes perdus...

BOSTANO.

Nous sommes perdus...

SUZANNA.

Le voici...

BOSTANO.

Le voici...

(*Antoni entre.*)

SUZANNA.

Parlons-lui poliment.

BOSTANO.

Très-poliment...

SUZANNA et BOSTANO, *tombent a genoux ensemble.*

Monsieur le fantôme.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ANTONI.

ANTONI.

Qu'avez-vous donc, Suzanna ; et toi aussi, Bostano ?

SUZANNA, *relevant la tête.*

Eh quoi ! c'est le bon Antoni ?

ANTONI.

Moi-même...

BOSTANO, *à Antoni.*

Vous en êtes bien sûr ?

ANTONI, *souriant.*

Je le crois, au moins... Mais qui peut vous aveugler à ce point ?

SUTANNA, *se relevant avec Antoni.*

Ce malheureux fantôme.

BOSTANO.

Oui. Elle a une peur effroyable des fantômes... Je n'ai jamais pu l'en guérir...

ANTONI.

Celui-ci n'est plus à craindre....

BOSTANO.

Comment cela ?

ANTONI.

M. le comte nous en a débarrassés cette nuit...

SUZANNA.

Mais il était parti avec vous ?

ANTONI.

C'était pour mieux réussir qu'il avait feint de s'éloigner.

BOSTANO.

Et a-t-il pu découvrir...

ANTONI.

Ce doit être encore un secret ; mais vous bénirez le ciel quand vous en serez instruit.

SUZANNA.

Oh ! mom dieu ! quelle joie ! madame doit avoir eu bien peur ; je cours auprès d'elle.

ANTONI, *l'arrêtant.*

Elle n'est pas visible, elle ne le sera pas de tout le jour... Cet évènement lui a causé une forte émotion, et M. le comte désire que personne ne la dérange.

SUZANNA.

Vous m'effrayez et je ne pourrais pas par votre moyen...

ANTONI.

C'est imposible. Mais rassurez-vous, bonne Suzanna ; c'est du repos qu'il lui faut, et nous devons nous abstenir de la troubler...

SUZANNA, *a Bostano.*

C'est juste. (*On entend claquer un fouet et crier.*) Qu'est-ce que c'est donc encore ?

ANTONI.

Qui nous arrive à cette heure ?

SUZANNA.

Allez donc voir, Bostano, vous qui n'avez jamais peur.

BOSTANO.

Sans doute... Venez avec moi, Suzanna !..

SUZANNA.

Vous voulez que j'aille avec vous ?

ANTONI.

Allez, allez, mes amis...

BOSTANO, *a antoni.*

Vous ne nous suivez pas ?

ANTONI.

J'ai besoin encore ici... (*Suzanna et Bostano se retirent.*)

SCENE IV.

ANTONI, *seul.*

(*Souriant.*) Ils ne sont pas encore rassurés... (*Se recueillant.*) Quand je réfléchis à tout ce qui s'est passé cette nuit, à tout ce qui peut arriver encore, tout mon sang se glace... Cette pauvre Rozélina !.. si elle n'est point coupable, et je ne sais quel pressentiment me porte à le croire... non, elle n'est pas coupable... Le crime, le crime endurci peut bien montrer un espèce de fermeté, mais non pas cette sérénité qui n'appartient qu'à l'innocence ; et mon pauvre maître, il souffre plus qu'elle encore. Je voulais qu'il se jetât sur son lit. « Laisse, Antoni, laisse-moi, me dit-il ; ce méchant fau-» teuil me suffit. Rozélina est loin d'en avoir autant : de la » paille et des fers ! » Et il versait un torrent de larmes. Je cherchai à sortir... « Va voir si elle ne manque de rien, me » cria-t-il avec force... Un pain noir et de l'eau composent » toute sa nourriture, remplace-là par une autre plus saine, » moins désagréable. Elle est assez punie par la mort de son » amant. » Et ses pleurs de s'échapper encore ? (*Il essuie ses yeux.*) Courons près de Rozélina m'acquitter de cette douce commission. (*Il sort.*)

SCENE V.

MURCIO, SUZANNA, BOSTANO *entrant du côté opposé.*

MURCIO.

Que je suis aise de te revoir, mon pauvre Bostano ?

BOSTANO.

Et moi donc, seigneur ? mais je ne vous reconnais plus... Vous étiez un enfant quand vous nous quittâtes ; à présent. Peste.

MURCIO, *vivement.*

Trois années de service forment bien, mon ami. J'ai fait du chemin, vu du pays, soutenu des sièges, escaladé des murailles; trois fois je fus laissé mort sur la place, et malgré tout comme tu vois, je me porte bien.

BOSTANO.

Fort bien, heureusement.

SUSANNA, *à part.*

Il paraît fort aimable ce jeune homme.

MURCIO.

Et mon frère, mon cher Valério, comment va-t-il ?

BOSTANO.

A merveille. Il est marié depuis deux ans.

MURCIO.

Marié ?.. bonne nouvelle, ma foi ; la jeune femme est jolie ?

SUSANNA.

Fort jolie.

MURCIO.

Tant mieux ; je l'embrasserai de bon cœur. Elle est d'une haute extration ?

BOSTANO.

Elle est fille d'un honnête laboureur.

MURCIO.

J'en estime davantage encore Valério... Ai-je déjà un petit neveu, une petite nièce ?

SUZANNA, *avec confidence.*

C'est en bon chemin, seigneur ; (*lui montrant les cinq doigts.*) cinq mois.

MURCIO.

C'est on ne peut mieux, et ils s'aiment sans doute ?

BOSTANO.

C'est le meilleur ménage !

SUZANNA.

Ah ! je vous en réponds... Je vais vous conter cela, moi, seigneur ; imaginez-vous que depuis le jour de leur union...

BOSTANO.

Permettez, bonne Suzanna ; c'est à moi à instruire le frère de mon maître...

SUZANNA.

Mais je suis un peu plus au fait...

BOSTANO.

Pas plus que moi... Sachez donc, seigneur Murcio...

MURCIO.

C'est inutile, mes amis. Ils sont heureux ; je n'en veux pas savoir davantage ; mais qu'est donc devenu Rosamberg ? Le voici.

SCENE VI.

Les Précédens, ROZAMBERG.

MURCIO.

Eh bien, Baron, d'où venez-vous donc ?

ROZAMBERG.

De l'office, mon ami. J'y ai trouvé un brave homme, qui a eu grand soin de moi, j'en avais besoin, en vérité.

MURCIO.

Avant de voir le maître du château ? c'est agir sans façons

ROZAMBERG.

Chez ses amis, à la campagne, on ne se gêne pas... Enfin, Murcio, sommes-nous bien chez ton frère ?

MURCIO.

Il est temps de le demander. Par précaution vous avez toujours eu soin de déjeûner.

ROZAMBERG.

Et amplement. Que veux-tu ? je ne pouvais pas aller plus loin...

MURCIO.

Vous avez très-bien fait. Oui, mon cher Baron, nous sommes chez Valério, chez mon aimable frère. Je brûle de vous présenter à lui : c'est un homme charmant, de l'humeur la plus enjouée.

ROSAMBERG.

C'est ce qu'il me faut ; et. . est-il poète, musicien ? cultive-t-il les arts, la peinture ?

MURCIO.

Ah ! ah ! il est excellent, le Baron ! on ne peut-être aimable avec lui sans posséder tous ces talens.

ROZAMBERG.

Ce n'est pas cela ; mais j'aime trouver quelqu'un avec qui je puisse faire ma partie.

SUZANNA.

M. le Baron, nous avons ici votre affaire.

MURCIO.

Qui donc ? le ménétrier du village, peut-être ?

SUZANNA.

Fi donc, seigneur ! un homme rare, un nommé Cœlino.

MURCIO.

Il est poète, musicien !

BOSTANO.

Il est tout.

SUSANNA.

Il sait tout, c'est un homme universel.

MURCIO.

Eh bien, Baron ; le hasard nous sert-il merveilleusement ? Voilà un champion avec lequel il faut vous mesurer. La société profitera de cet assaut de talens.

ROSAMBERG.

Je brûle déjà d'être aux prises avec ce rival.

SUSANNA.

Il ne doit pas tarder à venir. A onze heures, nous avons répétition de la danse, et c'est lui qui la dirige.

MURCIO.

Comment, répétition de la danse?

BOSTANO.

C'est que vous n'êtes pas instruit.

MURCIO.

Ma foi, non.

SUZANNA.

C'est que vous ignorez...

MURCIO.

Entièrement...

BOSTANO.

Cette fête demain au château.

MURCIO.

Tout de bon?

SUSANNA.

Grande fête!

MURCIO.

Nous sommes bien arrivés .. Et en l'honneur de...

BOSTANO.

De votre frère, qui s'appelle...

MURCIO.

Qui s'appelle?

SUSANNA.

Ladislas!

MURCIO.

Ladislas! c'est juste... et c'est donc demain...

SUSANNA.

Comment dons? sans doute... Le 27 juin... vous ne vous souvenez pas...

MURCIO.

Ma foi, à l'armée, on se brouille aisément avec le calendrier... Enfin, c'est demain grande fête.

BOSTANO.

Il y aura feu d'artifice.

MURCIO.

J'incendie tout le parc.

SUSANNA.

Il y aura concert...

MURCIO, *à Rosamberg.*

Comme nous allons chanter, mon ami!

BOSTANO.

Il y aura bal...

MURCIO.

Baron, nous danserons, j'espère.

SUSANNA.

Il y aura...

MURCIO.

Ce sera charmant... Eh bien! quand je vous ai dit, mon cher Baron...

ROSAMBERG.

Je suis enchanté de trouver une occasion pour remettre en jeu mes petits talens qui se sont bien rouillés depuis trois ans de service.

SUSANNA.

Voici le bon Antoni; nous vous laissons avec lui.

ROSAMBERG, *montrant Antoni.*

Tiens, c'est ce brave homme qui a eu la complaisance, à mon arrivée...

MURCIO.

C'est un bien estimable serviteur.

SCENE VII.

ANTONI, MURCIO, ROZAMBERG.

MURCIO, *embrassant Antoni.*

Eh! bon jour, mon cher Antoni.

ANTONI.

Ma joie! seigneur Murcio... Par quel bonheur?

MURCIO.

Par le hasard le plus singulier... je te dirai cela. Mais mon frère, ne puis-je le voir?

ANTONI.

Il est dans son appartement, où il cherchait à reposer quand je l'ai prévenu que vous veniez d'arriver... Cette nuit... il a...

MURCIO.

Oui... je suis instruit... On nous a parlé d'un certain fantôme, d'un revenant... je ne sais trop ce que c'est...

ROSAMBERG.

En effet, qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi ne sommes-nous pas arrivés un jour plutôt... J'aurais assez de plaisir à faire connaissance avec ses gaillards-là, et voir si leurs oreilles ressemblent aux nôtres.

MURCIO.

Valério n'avait pas besoin de notre secours... Il n'est point peureux, et M. le revenant n'aura pas eu beau jeu avec lui. Mais que nous veut donc la bonne Susanna?

SCENE VIII.

Les Précédens, SUZANNA.

SUZANNA.

Seigneurs, vous n'avez point vu M. Cœlino ?

MURCIO.

Non. Pourquoi ?

SUZANNA.

Nous sommes dans le plus grand embarras.

MURCIO.

Parce que ?

SUZANNA.

Nos jeunes garçons et nos jeunes filles sont de l'autre côté qui attendent M. Célino pour faire la répétition de la danse dont je vous ai parlé.

MURCIO.

Si ce n'est que cela, il y a du remède. Le baron y suppléera ; il est bien en état de remplacer votre M. Cœlino. Vous allez suivre Susanna, n'est-ce pas, mon ami ?

ROSAMBERG.

Volontiers. (*à Susanna.*) Mais si c'est pour demain la fête, je n'aurai guère le temps de leur montrer...

SUSANNA.

Ah ! soyez tranquille, ils savent ce qu'ils ont à faire.

ROSAMBERG,

A la bonne heure. Allons, bonne Susanna, montrez-moi le chemin. Au revoir, Murcio. (*Il sort avec Susanna.*)

SCENE IX.

MURCIO, ANTONI.

MURCIO.

Ah ! ah ! ah ! cela se rencontre au mieux, n'est-ce pas, Antoni ? Mais mon frère ne paraît pas..

ANTONI.

Le voici.

SCENE X.

VALÉRIO, MURCIO, ANTONI.

MURCIO.

Après trois ans d'absence, je te revois donc, mon cher Valério ! que je t'embrasse encore !

VALÉRIO, *à Antoni.*

Laisse-nous. (*Bas.*) Retourne encore près de Rosélina, et fais ensorte de la décider à prendre quelque nourriture.

ANTONI.

Cela suffit... (*Il sort.*)

SCENE XI.

VALÉRIO, MURCIO.

VALÉRIO, *pâle et défait.*

Quel heureux hasard me procure le plaisir de te voir, Murcio ?

MURCIO.

Je me rendais dans notre famille, lorsqu'à trois lieues d'ici, dans une auberge, j'entendis prononcer ton nom. Je cherchai à savoir... enfin, après quelques éclaircissemens, je me suis convaincu que c'était mon frère, mon cher Valério, qui habitait le château de Torrento. J'ai rebroussé chemin aussitôt pour me rendre ici avec le baron de Rosamberg, brave et aimable militaire, sous le commandement duquel j'ai fait plus d'une action de valeur.

VALÉRIO.

~~Je serai charmé de le voir.~~

MURCIO.

Mais... Valério... je ne te reconnais plus... tu me parais mal à ton aise, souffrant.

VALÉRIO, *avec douleur.*

Moi, je ne souffre pas du tout...

MURCIO.

Tes regards sont fixes... tes traits entièrement décomposés... tu éprouves quelque peine secrète ?

VALÉRIO.

Quelque peine secrète !

MURCIO.

Oui... oui... confies à ton frère tout ce qui peut t'affliger.

VALÉRIO, *se laissant tomber sur son frère.*

Ah ! Murcio !

MURCIO.

Oui, c'est Murcio... ouvre-lui ton cœur... parle, parle, mon cher Valério.

VALÉRIO.

Tu m'arraches un secret qui devait mourir avec moi.

MURCIO.

Remets-toi, mon ami ; nous sommes seuls... parle sans crainte. Il est si doux d'épancher son cœur dans le sein d'un frère... de son meilleur ami.

VALERIO.

Ah ! Murcio ! tu sais combien je suis né sensible ; je n'ai jamais connu qu'un bonheur, ce fut d'aimer et d'être aimé.

MURCIO.

En est-il un préférable, en effet.

VALÉRIO.

J'ai cru, pendant deux ans, n'avoir rien à desirer auprès d'une épouse que ses vertus plus que sa beauté encore, me rendaient chère : un trait d'ingratitude noire, lâche et perfide, renversa en un instant tout mon bonheur.

MURCIO, *à part.*

Que va-t-il m'apprendre ?

VALÉRIO.

J'avais accueilli chez moi un homme aimable, mais malheureux. Son feint attachement lui avait valu mon amitié entière... il était aussi maître que moi dans la maison... Tous les jours il m'accompagnait à la chasse, et, depuis quelque tems, cependant, il me devançait au château. Un cœur honnête ne connaît jamais qu'à ses dépens la méfiance : j'adorais ma femme, je l'estimais, pourquoi l'aurais-je observée !

MURCIO, *a part.*

Je reconnais bien là mon frère !

VALÉRIO.

Tu sais quelle est la superstition de ce pays ? Souvent il paraissait un fantôme, qui, la nuit, mettait tous mes gens en rumeur... je me levais et courais, mais en vain. Sitôt que je sortais, ma femme fermait soigneusement la porte, crainte, disait-elle, du fantôme, et ne l'ouvrait qu'après s'être bien assurée que c'était moi.

MURCIO, *a part.*

Je redoute d'apprendre le reste.

VALÉRIO.

Je fus à portée enfin de savoir, il y a quelques jours, que ce fantôme n'était qu'un homme payé par Cœlino pour m'attirer au fond du parc, pendant lequel tems le traitre pénétrait près de Rosélina. Un de ses affidés, dont j'achetai la discrétion, me découvrit tout, et m'instruisit enfin, hier soir, que Cœlino méditait, dans la nuit même, l'enlèvement de Rosélina et ma perte.

MURCIO.

Le monstre !

VALÉRIO.

Je feignis d'être obligé d'aller passer la nuit à un château voisin ; je rentrai chez moi avec Antoni par une des fausses portes du parc, et, peu sensible au bruit du fantôme mis en avant, je gagne mon appartement, traverse à cet effet un corridor, au bout duquel je trouve une échelle adossée contre un mur et aboutissant à une ouverture, couverte au-dedans de chez moi par un tableau.

MURCIO.

Comme le crime est industrieux !

VALÉRIO.

Jusques-là j'avais douté de leur trahison : hélas ! j'en fus trop sûr. Je me sens prêt à m'évanouir... mais la fureur me rend mes forces... Je place Antoni près de l'échelle, après avoir mis en fuite celui qui la gardait ; je vole à ma chambre. j'appelle... je crie à plusieurs reprises ; ma femme ne répond point... j'enfonce la porte. Je trouve Rosélina en désordre qui se jette à mes pieds, et vois Cœlino qui regagnait... Ce bras m'a vengé du traître, il a cessé de vivre...

MURCIO.

(A *part.*) O ciel! (*Haut.*) Et Rosélina ? je tremble !

VALÉRIO.

Je levai diverses fois le bras pour la percer, le fer s'est échappé de ma main. Honteux de ma faiblesse, et brûlant de rage, j'ai pris alors le parti de l'enfermer dans un espèce de tombeau... j'y trainai le corps de son amant, et je le laissai sous ses yeux.

MURCIO.

Ah ! mon frère ! quelle horrible vengeance !

VALÉRIO.

Rosélina est bien coupable aussi, et cependant je suis plus malheureux qu'elle, car je l'aime encore. Ah ! que ne puis-je la fuir ! Me cacher au fond d'un désert, hélas ! que dirait-on ? que dirait ma famille ? le public ? le public ! ce tyran qui juge toujours sans appel et sans entendre.

MURCIO.

Voici Antoni.

SCENE XII.

Les Précédens, ANTONI.

VALÉRIO.

Eh bien, Antoni ?

ANTONI, *bas.*

Seigneur...

VALÉRIO.

Mon frère sait tout ; parle... Rosélina ?

ANTONI.

Persiste à ne rien prendre, à ne rien dire...

VALÉRIO.

Peux-tu concevoir, Murcio ?

ANTONI.

Son regard est plus calme, sa figure quoique défaite, annonce une tranquillité extraordinaire.

MURCIO.

(A *part.*) Quelle femme étonnante ! (*Haut.*) Valério... je t'ai écouté sans t'interrompre, daigne à ton tour m'entendre. Ne discutons point cette déplorable aventure : tu parais attacher un grand poids à l'opinion publique ; mais l'honneur qu'elle ôte ou donne ne consiste pas dans ce que nous savons nous-même, mais dans ce que les autres savent. Cœlino n'est plus : sa mort t'a vengé, et te réponds d'un silence éternel... Ton épouse existe encore... de fortes présomptions l'accusent, mais enfin, elle peut être innocente, et ces vains efforts, faits pour lui percer le sein, ne sont-ils pas pour ton âme sensible une sorte de préjugé en sa faveur.

VALÉRIO.

J'avais oublié, ô comble de perfidie ! j'avais oublié de te dire que je trouvai sur Cœlino le portrait de mon épouse, signe trop certain de sa lâche trahison...

MURCIO.

Eh bien ! sois juste ou généreux : répare ton erreur ou pardonne ; toujours te restera-t-il le charme d'un bienfait.

VALERIO.

Ah ! mon ami ! viens contempler ce triste et fatal objet, avec qui je ne puis plus espérer de vivre, et que je ne puis cesser d'aimer. Viens te convaincre de la perfidie de Rozélina, et être l'organe auprès d'elle de mes dernières intentions.

MURCIO.

Je te suis. (*à part.*) Puissé-je le rappeler à des sentimens plus doux !

VALERIO.

Antoni, va nous attendre au bas de la tour, et prends garde que personne...

ANTONI.

Soyez tranquille...

(*Ils sortent tous trois.*)

SCENE XIII.

ROZAMBERG, SUZANNA, Jeunes Garçons et Filles.

SUSANNA, *entr'ouvant la porte du fond.*

Ils n'y sont plus. (*aux danseurs.*) Venez, venez par ici, nous seront bien mieux.

ROSAMBERG.

On se reconnaît au moins ici. Allons, mes amis, en place. (*On danse.*) Fort bien. Présentement nos premiers figurans. (*après qu'ils ont dansé.*) C'est cela...

DANSE GÉNÉRALE.

(*Suzanna se met dans les rangs, et danse. On apperçoit Bostano qui accours. La danse cesse, et tout le monde entoure Bostano, avec inquiétude.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BOSTANO.

BOSTANO.

Mes amis !.. mes chers amis !.. suspendez votre joie. Si vous saviez...

SUSANNA.

Qu'y a-t-il ?

BOSTANO.

Notre bonne maîtresse...

SUZANNA.

Notre bonne maîtresse ?

BOSTANO.

Antoni...

SUSANNA.

Antoni ?.. Eh bien !

BOSTANO, *troublé.*

Il portait une lumière... à cette heure pareille... son air de mystère... ma curiosité... je le suis... sans être vu... je descends... j'apperçois... je ne pourrais vous dire...

ROSAMBERG.

De grace, achevez, brave homme ; rassurez-nous.

SUSANNA.

Je tremble ! Serait-il survenu quelque malheur à ma bonne maîtresse.

BOSTANO.

Dans un noir cachot... n'ayant pour lit qu'une paille grossière... pour nourriture, qu'un pain noir... chargée de fers.

SUSANNA.

Est-il possible ?

TOUS.

Pauvre Rozélina.

ROSAMBERG.

Je cours prévenir Murcio.

SUSANNA.

Je vous accompagne, M le baron ; je m'attache à vos pas. Ma bonne maîtresse ! Ah ! ciel, tu as pu permette... Je veux au moins partager ses peines... Je l'ai élevée, M. le baron,

c'est la vertu même; je réponds qu'elle ne peut-être coupable.

ROSAMBERG.

Nous percerons cet horrible mystère... partons...

TOUS.

Nous vous suivons tous...

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente un souterrain éclairé par une lampe lugubre. La toile du fond offre une voûte au bout de laquelle on apperçoit un escalier. Sur le devant, on voit Rozélina chargée de fers, et couchée sur la paille.

SCENE PREMIERE.

ROZELINA, *seule.*

Rozélina accusée de perfidie ! et par qui, par Valério, par l'homme à qui mille sentimens l'attachent, pour qui elle sacrifierait sa vie... Ah ! Valério ! malgré ton injustice tu ne m'entendras pas me plaindre. Si tu veux ma vie, je ne la défendrai pas ; mais cet enfant !.. Ah ! dieux !.. Tu ne peux l'accuser, lui ! Que ne puis-je le remettre entre tes bras et mourir !.. il y a douze heures au moins que je suis dans ce tombeau, depuis douze heures, privée de voir mon époux. (*La musique reprend.*) Accablée de douleur, de besoin, de fatigue, je cherche en vain à combattre le sommeil qui me presse. Le sommeil ! dont le ciel se plait à soulager l'innocence. *La musique continue.*) Mes yeux se ferme malgré moi. Ah ! Valério tu n'en seras pas moins présent à mon imagination.

Elle s'endord. On voit descendre Antoni portant une lanterne et des vêtemens de paysanne.

SCENE II.

ANTONI, ROZELINA.

ANTONI, *s'avançant par dégrés.*

Cette explication va décider de son sort. Le seigneur Murcio, heureusement paraît porté à l'adoucir ; mais que veut faire mon maître de ces vêtemens ? ce sont ceux que portait Rozélina avant d'être son épouse... *Il les pose sur la table.* Allons la prévenir que M. le comte me suit. (*haut*) Madame. *avec surprise.* Mais, me trompé-je ? ses yeux, sont fermés. Grands dieux ! serait-il possible. Je frisonne... Comment annoncer à mon maître...

ROSELINA, *rêvant.*

Valério !

ANTONI, *étonné.*

Elle vient de prononcer son nom... Ah! je renais... ne troublons point son sommeil... peut-être qu'elle ne souffre pas dans ce moment ?.. Allons avertir... mais les voici... (*Il va au-devant de Valério et de Murcio.*)

SCENE III.

VALÉRIO, MURCIO, ANTONI.

VALERIO.

Eh bien, Antoni, Rozélina...

ANTONI.

Repose tranquillement.

VALERIO.

Elle repose, la perfide! et moi, le sommeil me fuit...

(*Il fait signe à antoni de se retirer : antoni sort.*)

SCENE IV.

VALÉRIO, MURCIO.

VALERIO.

Viens, mon frère, viens contempler cette épouse criminelle.

MURCIO, *reculant d'effroi.*

Dieux! quel spectacle horrible, ah! Valério! qu'elle vengeance ?

VALERIO.

Elle est au dessous de la faute... Est-elle assez coupable ?

MURCIO.

Le coupable dans les fers goûte rarement un pareil repos.

VALERIO, *ému.*

Tu vas donc Murcio, lui annoncer son sort ?.. elle en méritait un moins doux... Tu la reconduiras dans l'humble chaumière d'où je la fis sortir... Que de vertus elle posédait alors. *Montrant les vêtemens qu'antoni a apportés.* Voilà ses vêtemens... Quels souvenirs ils me rappellent ?.. comme j'étais fier alors de mon amour pour elle ? (*Il tombe sur son frère.*)

MURCIO, à *part.*

Qu'un cœur sensible est à plaindre!

VALERIO.

Suzanna l'accompagnera. (*Il lui donne une bourse.*) Tu lui remettras cette bourse : elle contient deux cents ducats... Tu lui recommanderas d'avoir bien soin de Rosélina... Bientôt elle doit être mère! ah ciel! (*Il tombe sur la table*

et se relève avec une sorte d'horreur.) Tu ne souffres plus, toi, monstre abominable! et moi... déchiré par la douleur, l'amour, le désespoir...

ROSELINA, *se réveillant.*

J'ai cru entendre sa voix... (*regardant autour d'elle.*) Ciel! c'est lui-même! (*Avec sentiment.*) C'est mon époux.

VALERIO.

(*A part.*) Cachons-lui mon trouble, s'il est possible. (*haut.*) Je vous présente, madame, le seigneur Murcio, mon frère. Il est instruit de tout, et va vous faire connaître le sort que je vous destine : mes ordres sont données pour que demain, au lever du jour, tout soit consommé.

MURCIO, *a part..*

Etre aussi belle et aussi coupable !

VALERIO.

Vous n'avez rien à me dire, madame?

ROSELINA.

Je n'ai qu'à obéir.

VALERIO.

C'est la dernière fois que je me trouve près de vous.

ROSÉLINA.

La dernière fois !.. et votre enfant ?

VALERIO.

Mon enfant ! perfide ? vous osez... mon enfant ?

MURCIO, *l'arrêtant.*

Mon ami, calme-toi... tu m'as laissé le soin de ta vengeance....

VALERIO.

Adieu, madame.

ROSELINA.

Pour la dernière fois ?

VALERIO.

Pour la dernière fois... adieu.

ROSELINA.

Adieu.

MURCIO.

Quel cœur, un pareil tableau ne déchirerait-il pas... Reprenez courage, madame, ce que j'ai à vous annoncer ne doit pas l'abattre à ce point... Prenez confiance dans le frère de votre époux... il est là pour vous entendre, lui.

ROSELINA.

Je vous remercie, monsieur... je n'ai plus l'amour de Valério... la mort m'est desirable. Mais... comme un évènement aussi etrange laissera des traces profondes dans la mémoire

de ceux qui m'ont connue... comme on pourrait accuser mon époux d'injustice ou me charger d'une infamie que je n'ai méritée, je veux vous instruire de la vérité.

MURCIO, *a part.*

Serait-elle innocente ?

VALERIO, *a part.*

Que va-t-elle dire ?

ROSELINA.

Cœlino a bien mérité la mort, non pour le mal qu'il a fait, mais pour celui qu'il a voulu faire, en trahissant, par l'ingratitude la plus atroce, mon époux, mon bienfaiteur et le sien. Quelquefois ce malheureux vient me trouver en l'absence de mon mari ; mais il était si réservé, que j'aurais eu tort de m'en alarmer. Il est vrai que la nuit dernière je le trouvai dans mon appartement, sans savoir par où et comment il avait pu y pénétrer. Je m'indignai de ses propositions, et, malgré ses menaces, j'allais appeler, quand la voix de mon époux s'est fait entendre... Vous savez le reste...

MURCIO, *à part.*

Elle est innocente, j'en suis sûr.

VALERIO, *a part.*

Serait-il possible ! (*à Murcio.*) Mais ce portrait...

MURCIO, *a part.*

Son portrait ! hélas ! que va-t-elle répondre ? (*haut.*) Qu'il me serait doux, Rozélina, d'annoncer à votre époux votre innocence ! mais parmi les présomptions qui s'élèvent contre vous, il en est une particulièrement... votre portrait trouvé sur Cœlino...

ROSELINA.

Avec une boîte... je le lui avais remis pour le faire encadrer, et me proposais de l'offrir demain à mon époux, au milieu de la fête que je lui avais préparée...

MURCIO, *à part.*

Le crime n'a point cette assurance.

VALERIO, *a part.*

Quel nuage obscurcit mes yeux ! Rozélina serait innocente !..

ROSELINA.

Mon époux seul doit juger si ma conduite avec lui, pendant deux ans, peut autoriser ses soupçons ; si je suis assez dépourvue de jugement pour employer des artifices aussi grossiers que ceux mis en usage pour commettre le crime qu'il m'impute ; si, dans l'intelligence qu'il me suppose avec ce misérable, j'en aurais eu besoin ?

VALERIO, *à part.*

Elle a raison.

ROSELINA.

Je ne disputerai point ma vie contre mon époux, mais pour prix de mon amour, dont il n'a pas douté pendant deux ans, de ses plaisirs que je ne puis plus faire, qu'il m'accorde de mourir... Heureuse, si la fin de mes maux rend quelque tranquillité à un homme que son injustice même et sa cruauté ne peuvent m'empêcher d'adorer encore ?

VALERIO, *a part.*

Elle demande la mort ! ah ! c'est moi qui la mérite.

(*On entend du bruit.*)

MURCIO, *a part.*

Quel est ce bruit !

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ANTONI.

ANTONI, *du haut de l'escalier.*

M. le comte ! M. le comte...

ROSELINA, *a part.*

C'est la voix d'Antoni...

VALERIO.

Qu'as-tu, Antoni ? que viens-tu m'apprendre ?

ROSELINA.

Valério est avec lui !.. que se prépare-t-il contre l'infortunée Rozélina ?

MURCIO.

Rassurez vous, madame, rassurez-vous. (*Il se rapproche de Valério et antoni, Rozélina cherche a entendre.*)

ANTONI.

Tout le château est en alarmes... on est instruit de ce qui s'est passe cette nuit.

VALERIO.

Malheureux ? ton indiscrétion, sans doute...

ANTONI.

C'est Rostano qui a tout découvert. Je ne sais par quel moyen il a pu s'introduire ici... il a rendu compte de tout ce qu'il y a vu... on a couru chez Cœlino... Toméo y a fait des revelations importantes... Susanna jette des cris affreux. Proteste l'innocence de Rozelina, et cherche à amener tout le monde ici... (*On entend beaucoup de bruit.*)

ROSELINA.

O ciel ! tu n'abandonnes jamais l'innocence !

ANTONI.

Mais je les entends : ils auront forcé la porte.

(*On voit descendre tous les gens de Valério, a la tête, on voit Rosamberg et susanna.*)

VALERIO, *a Murcio.*

Que prétendent-ils donc ?

MURCIO, *se met devant Valério.*

Rosamberg les guide, je suis tranquille.

SCENE XI et dernière.

LES PRÉCÉDENS, SUZANNA, ROZAMBERG, Troupe de Paysans et Gens de Valério.

SUSANNA, *accourant.*

Ma bonne maîtresse ! où est-elle, où est-elle ?

(*En la voyant, elle jette un cri et tombe entre ses bras. On se groupe autour de Rozélina. Tableau.*)

ROSAMBERG, *à Valério.*

Seigneur, amené ici par Murcio, votre frère et mon ami, il m'est doux de penser que les premières paroles que je vous porterai seront pour ramener dans votre âme sensible, le repos et le bonheur qui la fuient : votre épouse est innocente.

SUSANNA.

Oui, oui ! elle est innocente, seigneur.

VALERIO.

Et qui peut vous porter à m'assurer, M. le baron...

ROSAMBERG, *lui présentant un billet.*

Ce billet remis par un des gens de Cœlino, qui nous a dit vous avoir prévenu, ainsi qu'Antoni, hier au soir, des intentions perfides de son maître... le traître adressait cette lettre à un de ses complices, à la poursuite duquel je viens d'envoyer. Lisez ! lisez. (*Il remet la lettre a Valério.*)

VALERIO, *a mi-voix.*

« Il m'est impossible, mon cher Torentino, d'espérer » réussir par la douceur. Rozélina adore son époux, et ses » vertus m'en imposent à un point, que je n'ai encore osé » lui parler de mon amour. (*Il exprime un mouvement* » *d'horreur.*) Valério s'absente cette nuit : l'occasion en est » plus favorable. L'expédient du fantôme nous servira encore » j'ai tout disposé pour enlever Rozélina. Sois à une heure » présises du matin avec des chevaux au bout du parc, à la » porte de l'ouest. Cette nuit assurera notre fortune. Cœli

» no. (*a part.*) Je ne puis plus douter à présent... (*haut.*) Ah ! mes amis, je suis un monstre !.. détachez les fers de Rozélina... (*On détache ses fers.*) C'est à moi de les porter. Comment pourra-t-elle jamais me pardonner ?

ROSELINA, *courant a lui.*

Ah ! tout est oublié, Valério... Mon enfant retrouve un père, et Rozélina un époux dont elle est sûre de la tendresse n'est-ce pas que tu m'aimes toujours ?

VALERIO.

Femme adorable ! je n'ai jamais cessé de t'aimer ! et dans le moment où je te faisais le plus souffrir, où, le poignard levé sur ton sein... je cherchais...

ROSELINA, *bas.*

Ne parle donc point de cela. (*haut.*) Ne le croyez pas, mes amis, ne le croyez pas...

MURCIO.

Quel assemblage d'attraits et de vertus !

ROSELINA, *à tout le monde.*

Mes amis ! mes bons amis, gardons tous le plus profond silence sur ce qui s'est passé cette nuit : regardons cet évènement comme le fruit d'un rêve laborieux et pénible dont le réveil a dissipé toute l'amertume. Demain, vous savez ce qui doit nous occuper... disposons tout pour cette fête, à laquelle l'amour et l'amitié ajouteront encore de nouveaux charmes.

VALERIO, *pressant Murcio et Rozamberg.*

(*à Rozélina*) Dis aussi la reconnaissance...

Tableau Général.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2260
G433R7
1811

Gibert, François Bernard
Rozélina